

Le sulfatage fait bien disparaître jusqu'à un certain point ce dernier inconvénient, mais il n'en laisse pas moins subsister les autres.

Dans une visite que nous avons faite dans les jardins des dames de l'Hôpital-Général, à Québec, au cours de l'été dernier, nous avons vu là, un genre de paillassons qui a attiré tout d'abord nos regards. Ces paillassons sont tout simplement ce que nous appelons dans nos campagnes des *catalognes*, c'est-à-dire des espèces de tapis dont la chaîne est du coton plus ou moins grossier et la tissure des vieilles étoffes, ce que nous appelons des *guenilles*, taillées en bandes étroites et cousues bout à bout.

Pour confectionner ces paillassons on se sert de toutes sortes de guenilles grossières pour la tissure et on remplace le coton des catalognes ordinaires par des ficelles fortes.

On a un métier spécial pour fabriquer ces paillassons, métier dont la gravure ci-jointe donne une bonne idée, et dont voici d'ailleurs une description succincte :

Le métier est fait en bois dur. Il a une longueur de trois pieds, une largeur de trois pieds et une hauteur aussi de trois pieds. Les lames sont complètement en bois ; le nœud dans lequel on passe la chaîne, sur les métiers ordinaires est remplacé par une tortoise de trois lignes carrées pratiquée dans les languettes qui composent les lames, languettes qui ont huit pouces de hauteur, six lignes de largeur et deux lignes d'épaisseur. Le ros est également en bois et posé dans une chasse ordinaire.

Les paillassons confectionnés de cette façon, si on a soin de les faire sécher au besoin, durent très longtemps et sont très faciles à manier. Ils s'adaptent bien aux chassis sur lesquels on les étend et offrent une excellente protection contre le froid.

Nous croyons devoir recommander l'adoption de ces paillassons à tous ceux qui font des couches chaudes. Le métier est peu coûteux à faire, et chacun a sous la main les matériaux nécessaires à leur confection.

Nous sommes redevable de la gravure qui représente le métier et de la description à l'obligeance des dames de l'Hôpital-Général.

J. C. CHAPAIS.

## CORRESPONDANCE.

### DIVERSES QUESTIONS.

1. Où pourrais-je me procurer des pois nains, et, y a-t-il un nom particulier pour les désigner ?
2. Où peut-on s'adresser pour avoir de la graine de laitue hâtive et bien pommée ? On me dit que celle qui est la plus recherchée porte le nom de *Boston Lettuce*.
3. Pour 80 poules mises en hivernement, est-il nécessaire de garder plusieurs coqs ? dans ce cas, doit-on les mettre tous ensemble avec les poules ou alternativement ?
4. Quel est le remède pour une maladie qu'on remarque chez les poules depuis près de deux ans, et qu'on cherche en vain à expliquer et à guérir : la langue devient toute desséchée ; on a essayé de donner une nourriture fraîche, tel que navets et feuilles de choux, mais il a toujours fallu en venir pour dernière conclusion à couper la langue. Cela se renouvelle tous les quinze ou vingt jours, et aussi bien l'été que l'hiver.
5. On conseille de ne garder que de jeunes poules de 4 et 5 ans, mais à quelle marque peut-on les reconnaître ?
6. On parle avantageusement d'une boîte ou cage pour mettre une volaille qu'on veut engraisser promptement : comment cette boîte est-elle confectionnée ? quelles en sont les dimensions ?

RÉPONSES. - 1. Vous aurez des pois nains d'excellente

qualité en demandant à M. William Evans, grainetier, 93, rue McGill, Montréal, les pois appelés "*Bliss' American Wonder*".

2. La laitue *Boston curled* est celle à laquelle vous faites évidemment allusion. Elle est hâtive, mais de moyenne qualité. Vous aurez absolument ce que vous désirez en demandant chez M. Jas. Vick, grainetier, Rochester, N. Y. (écrire en anglais) la *Early Tennis Ball* qui est une des variétés les plus hâtives et qui en même temps pousse le mieux. Vous en aurez un once pour 15 centins et un bon paquet ordinaire pour 5 centins. Si vous désirez une variété pour forcer en couche-chaude, vous aurez, à la même maison, la *Early Egg*, la meilleure pour cet usage, à 30 centins l'once.

3. Si vous gardez vos poules simplement pour en avoir des œufs pour la table, vous pouvez vous dispenser de garder des coqs avec elles. Si au contraire, vous désirez faire couvrir les œufs, alors, il vous faut des coqs. Pour féconder sûrement tous les œufs de 80 poules il faudrait 7 coqs, c'est-à-dire un coq pour 12 poules. Mais il se présente ici une difficulté, c'est que vos sept coqs vont se battre jusqu'à ce que l'événement que les Anglais appellent *the survival of the fittest*, c'est-à-dire le triomphe du plus fort sur ses six concurrents qu'il sera parvenu à tuer, soit arrivé. Comme vous n'avez pas besoin des œufs de 80 poules pour la reproduction, le mieux est de mettre à part une quinzaine de poules avec un coq, et de choisir les œufs de ces poules pour mettre sous les couvercles.

4. La maladie dont il s'agit est la pépie. Elle est le plus souvent le symptôme d'une maladie fort grave, la diphtérie, mais il arrive aussi que la maladie reste à ce premier degré. Quelques personnes pratiquent et conseillent l'enlèvement de la pellicule blanche et dure qui se forme sur la langue, ce que l'on pratique en passant une grosse aiguille sous cette petite peau, vers le milieu de la langue et en la passant dessous en remontant vers la gorge. D'autres prétendent que cette opération est une oruauté inutile et conseillent un remède qui agit intérieurement et que l'on compose comme suit : Délayez dans un peu d'eau 2½ grains de poudre de quinquina, 2½ grains de rhubarbe en poudre et ¼ de grain de sulfate de zinc. Faites en 4 pilules dont vous donnerez une chaque jour à la poule malade. Donnez avec cela une nourriture fraîche, telle que feuilles de laitues ou de choux. C'est faire subir à l'oiseau une opération cruelle et inutile que de lui couper la langue.

5. Les poules de plus de 4 ans ne valent pas la peine d'être gardées. Une vieille poule se reconnaît généralement à la décoloration de sa crête qui devient rugueuse et à ses pattes qui deviennent rudes, écailleuses et dures au toucher. Le moyen le plus sûr de ne pas se tromper, c'est d'élever soimême ses poules que l'on connaît alors facilement, lorsqu'il s'agit de mettre les vieilles au pot.

6. Les boîtes dont vous parlez et qui ne sont guère employées qu'en France pour l'engraissement des volailles, sont en planche de sapin ou d'épinette d'un pouce d'épaisseur, pour les côtés et le dessus. Quelques-uns cependant font le dessus en toile métallique à mailles d'un demi-pouce, afin que l'oiseau ait plus d'air. Le fond est fait en barreaux plats, larges d'un pouce, et espacés aussi d'un pouce, afin de laisser passer la fiente. Le devant de la boîte est formé d'une planche dans laquelle on pratique un trou assez grand pour que la poule y passe et y remue facilement la tête et le cou et que l'on fixe en coulisse pour pouvoir la lever pour mettre l'oiseau dans la boîte. Le derrière est en barreaux comme ceux du fond et placés à la même distance. La boîte ainsi faite a 9½ pouces de large, 13½ de haut et 20½ de profondeur. On place ces boîtes-là dans une chambre obscure et tempérée. Derant ces boîtes et immédiatement au-dessous du trou